

## DRAMATIS PERSONAE

### 1. Ulysse, Pénélope, Antigone...

VOIX D'HOMME : Seul.

ULYSSE, *un gueux. Un mendiant. Un pauvre sur le chemin. Vêtu de haillons, vêtu d'un manteau usé, troué, rapiécé* : Et s'il se tourne vers l'horizon, vers le bleu qui tremble tout au loin, il ne voit rien que le ciel joint à la mer, il ne voit que la mer jointe au ciel, la fissure et le clos d'un baiser. Il ne voit rien que ce vaste vide où le feu du monde va s'éteindre et renaître. Au-delà, toute sa vie passée, comme un songe. [...]

UNE JEUNE FILLE : Pourtant, ce petit jardin est celui de son enfance. Il le reconnaît. En larmes, il le reconnaît.

EUMÉE : C'est ce bout de jardin, près de sa maison, que lui avait donné, pour ses sept ans, Eumée, le porcher de son père.

LA JEUNE FILLE : Il y avait dans toute l'île d'Ithaque un endroit qui n'était qu'à lui seul. Cette terre grise sous la rhubarbe. Il y faisait pousser des pois de senteur. Eumée lui donnait des sachets de graines qu'il semait et qu'il plantait sur le sillon, quand il avait aplani et caressé la terre de sa main ; et c'était pour le jour où l'on aurait perdu tout souvenir du lieu de la graine, et même de ce qui devait pousser, – il plantait une baguette fendue et dans la fente le sachet vide, avec le nom et l'image de la fleur. Et il commençait à attendre le travail noir de la terre et de la semence. [...]

UNE FEMME : Eumée, tenant un baquet, est apparu. Ulysse a vu qu'il le voyait, lui, l'ancien enfant, le petit, le jeune homme, le roi d'ici, revenu, – qu'il le voyait vieillard et mendiant. Il n'a pas dit : « Mais je suis Ulysse ! C'est moi ! » Il a reçu l'accueil charitable qu'on donne au miséreux. Il a pris dans ses mains de vieillard le pain presque noir et le miel. Il a mordu comme il a pu le pain large et dur. Il a goûté le goût du gâteau des morts. Et il pleure sur son jardin de terre grise. [...]

LA JEUNE FILLE, *Nausicaa* : Eumée ne l'a pas reconnu mais sur le fumier son chien a levé la tête à son pas. Il est venu à sa rencontre. Il a posé comme il a pu ses pattes sur la poitrine de son maître et Ulysse a posé sa main sur la vieille tête galeuse. Ce jeune chien qui courait la forêt, avec moi, dans l'aube encore de ma vie ! Ulysse a regardé les yeux laiteux de son chien. Le chien était aveugle. Il a laissé retomber sa tête et ses pattes, il s'est couché aux

pieds d'Ulysse, comme à la fin d'une course. Ulysse a posé sur les côtes maigres sa main maigre. Le cœur ne battait plus.

*Le Livre des sept jardins, Le jardin d'Ulysse.*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*,  
éditions éoliennes, 2017.

□

ANTIGONE

Ô la neige pure de tes Astres, beau Ciel ! comme celle aux branches des vergers, – en avril ! et ton or, ton argent, tes émeraudes, tes rubis, tes diamants ! tout ce qui dort au secret des abîmes scintille sur les sommets du monde !

Ô Terre, argile rouge et noire comme le sang avec la chair vivante et close, mère des hommes, épouse du Ciel et de ses feux ! ô Terre accueille-moi dans ta tiédeur, dans la douceur de tes membranes vives et noires ! Je vais vers ton jardin profond de gemmes, vers ton ciel de rubis et d'or, – loin sous les sources ! Ô Terre, je vais dormir sous les frondaisons chantantes de tes sources ! Ô Mère ! Sortis de toi, ô Terre maternelle, les hommes émergent vers les astres. Puis ils rentrent en toi, chemin profond du ciel ! Ô Terre, je vais connaître l'envers noir de tes saisons, la noire trame sous leur broderie ! toute la noirceur des verdure et des neiges, et le secret des sèves. Et l'envers de l'envers, qui est face radieuse de vie, ruisselant sourire d'astres.

Ô Mère, ô Mort ! Ô Terre ! [...]

Ah ! dites-moi, mes Astres, que ce corps n'est qu'une robe qu'on déchire pour se plonger dans la mer, toute vive ! Qu'une paupière qu'on soulève pour s'éblouir du jour ! Dites-moi que cette pourriture n'est qu'un songe pour s'éveiller dans la haute journée. Car tout gémit en moi ! Car toute ma chair a la gorge nouée de peur et de tristesse ! Tout tremble au bord de disparaître.

Grand Ciel, je vais mourir, dit-on. Je vais sous la noire terre. Et mes yeux ne te verraient plus, même s'ils restaient vivants ! Mais ils vont mourir et se confondre à la glaise ! Mes yeux qui t'aiment, grand Ciel ! ils seront un peu de boue, puis de poussière !

*La Mort d'Antigone,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome II, *Théâtre du Labyrinthe*,  
éditions éoliennes, à paraître en 2017.

□

LA FEMME : Ici. C'est ici le jardin de Médée.

La jeune fille, presque une enfant, se penche au bord du bassin d'eau pourpre et se contemple auréolée de lune et de sang. Jardin d'enfance et de folie, datura, tubéreuse, pavot. Verger de sorcellerie. Qui d'autre qu'elle connaît ce lieu clos, ce cloître, ce refuge de plantes folles, calices de sommeil, calices de poison ? Qui d'autre est jamais venu dans cette sorte de songe de sève et de venin qui se loge, ruine, serpent, secret, entre les griffes du palais ? À elle seule, seule ! ce lieu mauvais et doux, cet asile, ce confident. Sous la lune amère, et coupante comme l'herbe, elle s'y glisse, nue, ou vêtue d'une robe rouge de vestale, enfantine, déguisée, par un chemin de fourrés, obscur, qui se referme. Nul ne la voit que la lune, couleur de crime. Crapauds et rossignols se répondent dans la pierre, les eaux. Ah ! dans cette tanière de feuilles et d'épines ! nichée ! blottie ! malheureuse ! souveraine ! comme elle regarde dans les yeux les fleurs démentes, et les écoute ! [...]

Princesse, gueuse, assise sur des feuilles mortes, elle entend tout proche le souffle du serpent qui garde le bélier d'or. Elle respire les donneuses de mort et de folie. Elle en sait le nom et le charme. Elle est toute puissante, Médée, l'enfant Médée, l'infante ! De ces plantes qu'elle presse, elle tire et mélange un suc qui endormirait le dragon qui garde la toison dorée et ne dort jamais. Et qui voudrait alors s'en revêtir s'en revêtirait volant dans l'arbre le cœur du royaume et la puissance du roi, le père de Médée. Il partirait, voleur, roi, sur la mer, dans sa barque sculptée, Médée prise avec lui. Il boirait, de ses mains, le poison d'amour. Folle fille, folle Médée ! Enfant dans les orties, les digitales, les jusquiames !

*Le Livre des sept jardins, Le jardin de Médée,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.

□

LE VIEIL HOMME : Mais qui te dit qu'Ulysse est mort et que la nuit profonde est son royaume, son Ithaque éternelle ?

« Tu reviendras dans ta patrie, non sans détours ni peine, mais tu retourneras chez toi », lui a dit un aveugle qui voit se dérouler toutes les collines et les chemins du temps, Tirésias, le devin de Thèbes, alors que Troie brûlait encore et noircissait la lune et les

étoiles. Ulysse était descendu aux enfers, soucieux de savoir s'il reverrait Ithaque. « Mais tu reprendras la route un jour, ta bonne rame sur l'épaule, vieux marin, et marcheras, longtemps, vers l'occident, jusqu'à ce qu'une femme étonnée, un passant, dans un village, te prenne pour un boulanger, croyant que cette rame est une pelle pour le fournil, ou bien, de forme inconnue chez eux, une pelle à vanner le grain, sur l'aire. Alors tu pourras mourir. Alors tu sauras que tout ce que tu avais à faire en ta vie est fait. Et ta mort sera douce. Tu n'auras plus besoin de rame. Plante-la dans la terre, en souvenir, en offrande, en mémoire de ta vie, en signe énigmatique pour les gens du pays, et prie les dieux, voyageur. »

LA JEUNE FILLE : Cette prédiction, Ulysse l'avait-il dite à Pénélope ?

LE VIEIL HOMME : Elle en aurait eu trop de chagrin.

Peut-être s'étonnait-elle un peu de cette rame toujours posée contre le mur de leur chambre. Comme une lance. Comme un bâton de pèlerin.

Peut-être savait-elle qu'un jour Ulysse aurait à repartir. Peut-être n'avait-elle pas voulu entendre. Peut-être avait-elle oublié cette confiance. Peut-être. [...]

*Peu à peu le ton du dialogue a changé. Il passe de l'envoûtement au naturel ; de même, la lumière : des couleurs du songe à la clarté du jour. La scène n'est plus la scène transfigurée du théâtre, mais l'espace où travaillent et s'exercent les comédiens, avant que naisse le spectacle. La jeune fille et le vieil homme occupent maintenant le centre de la scène.*

LE VIEIL HOMME : Le vieil homme est long à mourir en nous, hélas.

Ombre de notre cœur comme une lie.

Vieux serpent qui peine à se délivrer de la vieille écorce. Papillon long à naître !

Lente miséricorde.

LA JEUNE FILLE : Ulysse dans la nuit regardait la rame qu'il porterait sur l'épaule, quand viendrait l'heure de repartir.

Qui est venu lui dire qu'il était l'heure ?

LE VIEIL HOMME : C'est moi, le porcher d'Ithaque, quand j'en ai reçu l'ordre, par un signe, un songe. C'est moi, ou c'est Hermès, le messager. Celui qui vient chercher les morts et les accompagne, jusqu'au bord du fleuve. Et au-delà.

*Pénélope, Hermès in THÉÂTRE COMPLET, Tome II, Théâtre du Labyrinthe, éditions éoliennes, à paraître en 2017.*

## 2. Noé, Jonas, Élie...

NOÉ

Ne l'écoutez pas !

Malheureux ! Tu vas perdre l'homme.

Si tu fais un pas hors de l'étroit sentier de Dieu,

Tu nous précipites tous, et toute la vie, dans le néant !

CHAM

C'est vous qui perdez toute chance de vie !

Et moi ! regardez comme je suis fort !

*Il s'approche du feu.  
Saisit une branche allumée.*

Plus fort que Dieu !

Son petit nouveau paradis terrestre, son enfer flottant,

Et tous ses plans et ses desseins, ses projets de créatures et de races,

Si je veux,

J'y mets fin tout de suite.

*Il promène comme un fou sa flamme devant les visages.*

Une braise dans le fourrage !

Et toute la barque flambe dans les cris !

Tout sera consommé !

Cette clameur et cette bonne odeur de chair brûlée par le feu après l'avoir  
été par l'espérance,

Divertira le Seigneur, désormais tout seul,

Et personne pour l'adorer et le faire jouir des malheurs humains !

Une braise ! Une braise dans le fourrage !

Et l'arche flambe comme une torche sur la mer, la bitumineuse  
barque pleine de bêtes et de gens qui n'en peuvent plus !

Le beau bûcher vers Dieu !

Et puis plus rien qu'une cendre légère qu'une vague suffit à couvrir pour  
toujours de son écume.

Regardez ! Je puis d'une braise mettre fin au monde !

Non ! je ne suis pas fou. Mais raisonnable !

Car je ne veux pas de demi-mesures et de lâcheté.

Je veux le salut – hisser la voile – ou la mort tout de suite.

Mais pas l'attente, pas l'attente et l'enfer du peut-être !

*Il est hors d'haleine.  
Long silence.*

*Noé devient plus profond et plus grand.  
Et Cham est au bout de ses forces.*

NOÉ

Malheureux Cham ! qui meurs d'amour, comme moi !

Tu dis : « Je suis plus fort que Dieu ! », mais s'il voulait, il t'ôterait le souffle à l'instant. Et tu le sais.

Mais je connais ta faiblesse ! Je sais comme tu te meurtris pour hurler ainsi !

Malheureux ! Tu simules la force par les cris, mais tu trembles.

Et tu me heurtes avec violence, dans l'espoir secret que ma force t'arrêtera.

– Mais du moins, toi aussi tu as porté ton fardeau jusqu'au bout.

Il ne t'a pas été dévolu la meilleure part.

Mais tu t'en acquittes avec honneur et saintement, j'en témoigne.

Rebelle par amour ! Blasphémateur sacré, voleur de feu par volonté divine,

Tu as mené bravement ta guerre sainte :

Tourne-la maintenant contre toi-même.

Alors, voici, nous sommes au bout du combat, toi et moi, face à face,

Et tu es libre.

Tu es au-delà des cris et de la frénésie de la lutte, maintenant !

Je ne te résiste pas ! Et pour la première fois

Tu es face à toi-même.

Achève le combat selon ta volonté profonde.

Moi, je remets notre cause entre les mains du Père.

*Cham tend la flamme et la regarde.*

*Puis il regarde toute la famille dans les yeux.*

*Il vient lentement à Noé. La flamme brûle entre eux.*

*Alors, Cham, lentement, la tourne vers son cœur, l'approche de sa poitrine ;  
et, de sa main ouverte, l'écrase et l'éteint dans sa chair.*

*Cham et Noé restent face à face un instant.*

*Cham tend la branche éteinte à Noé, qui la prend.*

*Noé sourit, comme secrètement, à Cham.*

*Puis Cham se détourne de tout le monde.*

*Il est seul, à l'écart, debout.*

*Il pleure de souffrance et de joie.*

*Noé – Chronique du déluge,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle,*  
à paraître aux éditions éoliennes.



JONAS

Je suis né à Dunkerque et ce nom signifie en flamand : Église des dunes. Où est cette église initiale ? Peut-être sous les dunes et les oyats, dans le sable, intacte. Un jour on creusera des caves et des galeries, la pelle butera sur une porte ornée de fer et de rouille, on poussera la porte, on ôtera le sable très fin, et l'on verra paraître la forme de cette église qui dort et prie depuis mille ans dans un sablier. Lampe levée, on regardera les figures des chapiteaux étonnés. Je les vois : ce sont des barques et des nefes, la reine des Sirènes au visage enfantin, Jonas et Noé se hélant, Ulysse devant un boulanger, le Christ dormant sereinement parmi l'orage sur le lac tandis que les disciples s'épouvantent. Lampe levée, on descendra dans la crypte, on rêvera dans le silence de cet œuf, dans la douceur de cette cale, on entendra contre ses flancs le bélier sourd de la mer et l'immense écumeux récit de sa bible de vagues. Ô coquillage, oreille de l'abîme !

Qui sait ? Peut-être que cette église primitive gîte sous la petite chapelle qui se trouve au sortir de la ville et près d'une route qui va vers la mer. Autant que je m'en souviennne, cette *petite chapelle* – c'est ainsi qu'on la désigne à Dunkerque – n'a rien qui attire le regard. Elle est grise, pauvre. Mais le dedans est une merveille populaire. La Vierge vêtue d'or avec l'Enfant brille dans l'ombre. Aux poutres pendent des navires, des poissons d'argent. Aux murs sont scellées des plaques de marbre avec des noms, en ex-voto. Et si vous allumez un cierge ici ou là, vous verrez mieux, entre ces plaques de marbre noir et blanc, des peintures de naufrages. Cette église très petite est une barque immobile au milieu de la mer et de ses périls. Perle dans l'abîme du temps et de la mort. De Dunkerque, jadis, on partait pêcher le hareng d'Islande. Le Carnaval en garde la mémoire.

Je ne sais pourquoi j'aime si fort cette église des dunes, qui semble désuète et un peu oubliée, où je suis allé parfois dans mon enfance, et toujours seul et sans raison d'entrer. C'est elle que j'ai vue quand j'ai ouvert pour la première fois *Moby Dick*. C'est parmi ses peintures de barques et de vaisseaux dans la tempête que j'ai vu le

prédicateur de New Bedford interpellé les marins et les femmes, chacun se tenant dans sa propre songerie, *insulairement*, dit Melville : *de silencieux îlots d'hommes et de femmes se tenaient assis sans bouger, regardant fixement plusieurs plaques de marbre, bordées de noir et scellées dans la maçonnerie du mur de chaque côté de la chaire.*

Jonas

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.



La Voie.

Midi. Grand jour de feu. Lumière. À peine un souffle, parfois.

Et depuis l'aube, au cœur du fils, l'angoisse et le chagrin.

L'orbe immense du jour et le chemin abrupt qui s'ouvre devant eux.

Au plus aride, au plus mûr de l'été, au plus étincelant du jour, sur cette route qui longe le Jourdain et parfois de haut le surplombe, abrupte, marchent deux prophètes d'Israël, blanchis de poussière, presque invisibles. Un vieillard, un jeune homme, et l'un est maigre, noueux, sec, une vieille vigne, l'autre est trapu, un ours, tête ronde et rase : Élie, Élisée. La barbe d'Élie est fine et blanche. La barbe d'Élisée drue et noire. Bruns comme le pain brûlé tous deux. Sandales fauves sur les pierres brûlantes. Ils s'en vont dans le feu. Ils savent l'un et l'autre qu'ils font ensemble sur terre leurs derniers pas.

« Écoute, Élisée, fils ! Écoute.

Entends-tu ? Entends-tu ? Est-ce que tu entends la rosée ? Écoute ! Écoute bien. Dis, est-ce que tu entends le bruit de la rosée, les pétales muets de la rose ? Cette parole... Le bruit de la rosée qui nous entoure ? sa confiance. Et le baiser des lèvres de la rose... Entends-tu comme moi sourire la rosée, bruire la rose ? Écoute ! C'est un délice, une promesse, le secret de Dieu. Quel jardin dans la flamme ! J'avais privé la terre de rosée dans ma jeunesse, mon cœur en est devenu le jardin. »

*Élie ou la conversion de Dieu*, Lethielleux, 2003.



### 3. Rahab, Judith, Agar...

RAHAB

*Presque sur le souffle. Rares éclats. Voix qu'on dirait aveugle  
et qui cherche à tâtons son chemin, venant de loin.  
Voyageuse exténuée. Voix entre veille et songe, entre la vie et la mort.  
Rahab est moins d'abord un personnage  
qu'une voix, un souffle, une ombre.  
Lune voilée.*

Est-ce mon ombre ou moi qui marche entre les pierres  
Et sur ce sol de cendres et de lune ?  
Et fallait-il souffrir un tel chemin  
Pour seulement venir entre deux pierres  
Mourir ! N'importe quel pan de la terre  
Est bon quand vient le temps  
De défaillir et perdre souffle pour toujours.  
N'importe quel pan de la nuit  
Suffit sur le cœur qui s'éteint.

Tête morte, lanterne presque éteinte, lune  
D'hiver, face de glace dans le ciel détruit,  
Lune ! guide-moi dans mon retour de vieille femme  
Vers la ville de ma jeunesse, que j'ai trahie  
Pour suivre une peuplade folle et Josué  
Qui brillait dans son armure et dans la lumière de ses songes  
Comme un soleil et la moisson de blé.

Morte lumière, pâle face, lanterne  
Funèbre, guide-moi puisque je viens mourir  
Comme le chien le nez contre la muraille où sa pitance  
Hier encore lui donnait le goût de vivre et d'exister.  
Mais moi je suis lasse d'être.  
Face d'os ! je tourne vers toi ma face plus osseuse  
Et mon regard lassé de se revoir dans le miroir que la vieillesse  
ternit.

[...]

Descends ! Descends, descends encore, descends profond, cœur  
À bout de souffle, vieille créature dont la mère  
Est à bout d'huile et branle dans le vent !  
Descends, descends, voyageuse glacée, dans les plis  
Du vent froid, vers ton lit, vers ton trou, ton sépulcre ! Glisse,

Tombe, et soupire après ton dernier souffle, ton repos,  
Dans cette chambre creuse et blanche comme un crâne, ta maison  
de jadis, achève-toi !  
Et vous corbeaux, hiboux, qui logez dans l'orbite  
Du roc mangé de ronce –

J'habitais au bas de la ville, au bord de la muraille abrupte, auprès  
de la décharge publique, des ossements et des mouches, bouche  
tarifée, ordure parfumée, cloaque fleuri. Chaos ! Chaos ! Abîme au  
sexe ouvert ! Large ! Auberge louche ! Maison de passe ! Misère !  
Et comme la devineresse et la magicienne avec les esprits  
souterrains, les morts encore errants, j'avais commerce avec tous  
ceux qui frappaient à ma porte. Un jour j'ai même reçu les envoyés  
de Dieu ! S'ils ne m'ont pas touchée, c'est qu'ils voulaient de moi  
tout autre chose que ma bouche et ma peau, la houle d'une nuit. Je  
l'ai donné. Je ris de moi ! Je ris d'avoir cru Dieu comme l'idiot sur  
sa chaise de paille tout ce que des enfants lui racontent. J'ai honte  
et je me hais d'avoir cru Dieu.

Et maintenant je pleure comme une vieille femme qui va mourir et  
qui sait enfin qu'il n'y a rien au-delà de l'os et que ce voile qui se  
déchire est la vérité sans consolation. Ce n'est pas sur toi que je  
pleure, pauvre ville morte, pauvre Jéricho. Je pleure sur moi, je  
pleure sur toute vie, je pleure sur celle qui a cru aux promesses  
d'amour et de vie que Dieu lui fit, cette nuit-là, à Jéricho, dans sa  
caverne et son lit de putain.

Mensonge ! pire que celui de la fille qui simule, le tien qui donne  
le goût de vivre, et de vivre toujours, et qui à la fin nous arrache  
d'un coup la bouche jusqu'à l'os déjà pourri ! Mensonge de Dieu !

*Nuit presque complète. Des battements comme ceux d'un cœur –  
irréguliers. On ne distingue presque plus Rahab. On entend, mais à  
peine, à voix très basse, et comme dans un autre lieu, d'une autre  
nature, ce dialogue :*

RAHAB  
Je sais que je blasphème.

*Rahab,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*,  
à paraître, éditions éoliennes. □

JESSICA (*Dans la pièce, Jessica est la fille de Naboth, tué par Achab qui convoite sa vigne, à l'instigation de Jézabel.*)

Mon père est mort, à cause de ma folie, et de la vôtre, et moi je vis,  
ils ne m'ont pas tuée avec lui,

Je ne me suis pas jetée sous leurs pierres,

Je criais, je leur crachais à la figure,

Mais je n'ai pas couru et je ne me suis pas couchée

Sous leurs pierres, devant le corps

De mon père,

Je n'ai pas étendu mes mains pour protéger son front et son visage,

Je l'ai vu mourir dans sa vigne, et je vis,

Ici, je vis,

Dans l'horreur de vivre encore

Et de revoir cette mort et cette fille

Qui ne dit pas dans sa prison, de céder et de vivre !

Qui ne dit pas, qui ne crie pas :

Père ! Père ! je t'en prie, vis ! Vis encore !

Vivons encore un peu de temps sur cette terre qui est si bonne !

Goûtons les hivers, les automnes,

L'été magnifique, le torrent des feuilles au printemps,

Notre maison, notre saison de vie !

Oh père ! Que je t'ouvre cette prison

Qui est un rêve et un cauchemar, donne

Leur cette vigne, changeons de pays, qu'importe !

Dieu ne peut vouloir cela, cette mort, ta mort !

Par ce tribunal de voleurs et d'assassins !

Dieu ne nous a pas faits pour qu'on nous casse

À coups de pierres dans notre champ !

ÉLISÉE

Crie encore, pauvre cœur, crie

Et pleure.

JESSICA

Je vis dans l'horreur de vivre !

Inutile comme une étoile perdue !

Inutile comme l'outil qui rouille, oublié, sous l'herbe ! [...]

Dieu !

Est-ce que je suis seule à crier de colère ?

*Jessica,*

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.



AGAR

Judith ! fille légitime d'Abraham, fille d'Israël,  
As-tu jamais pensé que j'étais fille d'Agar, fille d'Ismaël ? La  
parente pauvre, l'autre.

J'étais chez toi la servante, l'ombre.

Et j'ai servi pour toi Israël, qui n'est pas ma patrie. Je t'ai servie.

Et maintenant que se termine le récit de Judith et d'Agar, l'histoire  
d'Holopherne assiégeant Béthulie,

Maintenant, je suis toujours dans le désert de celle dont je porte le  
nom,

Agar.

Et je ne comprends pas le Dieu dont Abraham s'est fait le serviteur,  
jusqu'à lever un couteau de boucher sur son fils, Isaac, pour  
l'amour de Dieu !

Dieu !

Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et d'Ismaël,

À la fin, que veux-tu de nous, si tu veux quelque chose ?

Judith est du sang d'Israël. Agar, sa servante, est du sang d'Ésaü, le  
farouche, le rejeté.

Dieu! Dieu de l'un, n'es-tu pas le Dieu de l'autre aussi?

N'aurai-je rien en héritage que d'être le rebut?

Cette nuit-là, l'une portait le sac, l'autre l'épée.

À celle qui portait l'épée, la gloire

Et l'infamie, aussi, la honte. Mais la gloire!

À celle qui portait le sac, moi, la servante, Agar, que reste-t-il ?

[...]

Te regarder face à face, et peut-être

Te pardonner.

LA NARRATRICE

Assez ! Ici finit l'histoire de Judith et de sa servante Agar, femmes  
de Béthulie, l'une et l'autre.

*Judith,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle,*  
à paraître, éditions éoliennes.

#### 4. Marie, Hérode, Judas, Lazare...

*Lorsque Marie à la fenêtre bleue  
Vit l'ange redevenir invisible  
Et se confondre à la lumière d'avril  
Vit-elle dans l'hiver venu  
Ce chemin dans la neige, le vent,  
La porte close de l'auberge  
Pour eux, les pauvres,  
Et les soldats romains dans leurs cuirasses  
Surveillant le troupeau du recensement  
Et l'inscription en bon ordre sur les registres ?*

*Elle vit la neige de décembre sur l'enfant  
Tandis qu'ils fuyaient en Égypte.  
Elle entendit dans la rue  
Voisine de la tranquille maison  
Le pas d'une troupe et d'une foule  
Monter sur les hauteurs de la ville  
Par le chemin des condamnés à mort.*

*Polyptyque de Noël, Ad Solem, 2006.*



À Machéronte. J'étais à Machéronte, forteresse de pierre noire et fauve. J'aimais vivre à Machéronte, citadelle taillée dans des pans de ténèbres et de vertige. À Machéronte, garnison et magasin d'armes. Cisailée d'esplanades et de terrasses, bardée de créneaux, trouée d'obliques meurtrières, parcourue d'entrailles qui s'achevaient en impasse ou en gouffre, en tombeau. Abrupte, d'où je voyais longuement la plaine et les routes, la mer d'asphalte où dort Sodome, ensevelie. D'où je voyais Jérusalem, Jéricho, et les déserts entre les villes comme des peaux tannées. À Machéronte, j'étais le roi du monde et j'étais en moi-même. J'étais le roi de Babel ! Babel plus profonde encore que haute. Un édifice indéchiffrable de chutes et de précipices, de rampes et d'abîmes, un dédale d'abîmes. Par des terrasses de charbon, je descendais. J'étais le roi des enfers.

C'est là que j'ai fait enfermer Jean.

Je descendais, je savais seul où il était. Je l'avais enchâssé dans les ténèbres les plus closes. Je laissais le soldat sur l'une des terrasses, veillant sous la froide ivresse des lunes. Je prenais de ses mains la lanterne des rondes. J'étais sans arme. Je n'avais aucune peur de Jean. Cet homme, je l'ai connu mieux que ses amis les plus proches, ses disciples. Je ne dirai rien de ses paroles, de nos silences, de mes questions, de ses réponses. La nuit autour de nous était plus douce que la suie. Je m'asseyais près de lui sur la paille. La nuit autour de lui était plus douce que la soie. Je buvais seul, avidement, à la source prophétique, dans la caverne où je le gardais. Quel livre ! quel rouleau de sagesse ! dans cette parole entendue comme en songe !

[...]

Qui l'a pleuré plus amèrement que moi, son assassin ? Cet ange que je retenais prisonnier dans la cave terrible de ma maison me bénissait et m'apportait lumière et force dans mes jours et mon égarement. Aucun de ses disciples ne fut plus proche de Jean que moi, le misérable Hérode, son meurtrier.

*Hérode,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*,  
à paraître, éditions éoliennes.



Beaucoup de gens, pensait Lazare, parlent et pensent comme en dormant. Ils n'entendent pas ce qu'ils disent, ils n'écoutent pas ce qu'ils pensent. Ils sont l'écho de ce qui se répète. Un grand chagrin, une douleur indicible, parfois, leur ouvre la bouche et le cœur, la pensée. La vérité les traverse et nous atteint, nous étonne, comme telle parole d'enfant, vive comme un poème, sage comme un proverbe. Bientôt revient le bavardage, l'éclat est oublié.

La parole de quelques-uns est précieuse comme l'eau dans le désert. Elle vient des profondeurs. Elle a cheminé dans la nuit de la terre. C'est une parole puisée.

C'est une parole reçue, transmise, méditée.

Elle se lève du milieu des livres et c'est une parole d'école, d'apprentissage.

C'est une parole pure et qui reflète le ciel pur.

Les plus sages, lorsqu'ils parlent, ont la main sur l'écriture,

leur esprit est mémoire de parole apprise, rare au milieu de l'héritage la parole jaillie, céleste.

Qui parle aujourd'hui comme Jean ?

Il s'est préparé dans le désert et le silence.

Et sa parole n'est pas un puits, une citerne, mais une source.

*Chemin de parole*, éditions de Corlevour, 2006.



Les évangélistes sont de grands poètes. Ils ont inventé Véronique et son linge où s'imprime sang et sueur le visage et la face du Sauveur qui marche à l'abattoir par les ruelles de la vieille ville où les filles de Jérusalem pleurent son supplice et déjà sa mort. « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem... ». Ils ont entendu, ils ont entendu cela, les fuyards, les saints pleutres, qui cherchaient déjà refuge chez des amis pharisiens, et même romains, terrifiés qu'on les soupçonne, qu'on les confonde, et les arrête, complices. [...]

Ils ont inventé Judas.

L'antichrist.

Ils ont inventé ma mort et mon remords.

Je suis allé chercher dans ma cave, mon grenier, chez le marchand de clous et de corde, je suis allé chercher une corde de chanvre, j'ai traversé la ville en tendant ce licol comme si je traînais à la mort une bête, – cette corde sous ma chemise. Évangélistes ! poètes ! vous m'avez vu avoir cette pensée, ce désir de me jeter dans la nuit corde au cou, pierre au cou, cette rage d'ouvrir sous mes pieds la trappe immonde de l'enfer. Vous m'avez vu sentir sur ma peau nue le chanvre, et rire, rire de malheur et de détresse, dans la nuit de Jérusalem. [...]

Ainsi, pour toujours, il y aura le Christ qu'entourent au pied de la croix Jean et Marie, les deux larrons crucifiés, quelques soldats pour la police et le bon ordre, la foule qui insulte et crie, rit, observe l'agonie, le bon soldat romain qui soudain est touché par la grâce, Véronique dans sa chambre qui baise en larmes le visage de Dieu sur le linge tandis que Madeleine pose sur les pieds du Christ et le filet de sang sa bouche de sainte amoureuse... Et moi, l'Autre. Là-bas, au loin, en face, dans le plus noir de la nuit. Avec sa corde qu'il se passe au cou, dont il s'étrangle, et qui se jette...

L'impardonné, l'impardonnable, face au sauveur. Moi, Judas, l'Isariote, celui qui a trahi son maître et son ami, son Dieu, pour trente deniers, une misère. Judas le traître et l'assassin, qui se suicide, assassin de lui-même.

Mon église est la solitude.

*Chemin de parole*, éditions de Corlevour, 2006.



**LE CHRIST** : *Femme, voici ton fils. Fils voici ta mère.*

Femme voici ton fils

Celle dont il entendit le cœur  
Dans la nuit d'avant la naissance  
Puis les jours et les nuits de l'enfance  
Et celui qui écoutait battre le cœur de Dieu  
Au dernier repas  
Sont près de la croix  
Et Jean soutient Marie

Mère voici ton fils  
Il te prendra dans sa maison  
Il veillera sur toi  
L'âge venu il sera près de toi  
Fermant les rideaux allumant la lampe  
Quand l'heure sera venue ô Mère  
Que je vienne à ta rencontre [...]

Mais ouvrez cette maison  
Où nous sommes une flamme  
A tous ceux qui viendront  
Sans feu ni lieu  
Perdus

Errant parmi les siècles  
Accueillez à votre table  
Ceux qui cherchent Dieu  
Et ne le savent pas

Accueillez à votre table même ceux qui l'ont tué  
*Les sept dernières paroles du Christ sur la croix*, Arfuyen, 1996.



## 5. Martin, François, Ruysbroeck...

Amiens

Il neige.

Il neige et le cheval encense les flocons qui tissent un drap de plus en plus dru. Le cavalier goûte le bonheur d'avancer dans la blancheur indéchirée du monde. Il va dans l'innocence et l'enfance de la neige. Il va dans l'innocence du monde. Derrière lui la trace du cheval sera bientôt invisible. Devant lui rien ne sépare plus la blancheur de la route et la blancheur du champ. Même les arbres noirs sont blancs de neige et c'est à peine s'il les voit tant la rafale de flocons tourbillonnant est vive. Il goûte le bonheur d'être jeune et fort. Il goûte l'ivresse de tenir tête à l'hiver. Et le cheval partage son plaisir.

L'hiver est la saison la plus vaste du monde. Il neige sur la plaine où va le cavalier romain et sur toute la Gaule. Il neige sur la mer toute proche et sur l'Irlande à peine plus lointaine. Il neige sur les fleuves. Il neige sur les glaces de la Seine et de la Loire. Il neige sur les lenteurs de la Garonne et la ruée du Rhône. Il neige sur le Danube et les horizons de Hongrie, les roseaux et les marécages, la frontière où le jeune homme vécut dans le songe de l'enfance l'hiver sauvage et la première neige parmi des enfants d'une autre langue. Il neige sur les sept collines de Rome. Il neige sur Pavie. Il neige sur l'Espagne et toute l'Italie. Il neige aux rives de l'Afrique. Mais il ne peut neiger jusqu'aux bords extrêmes de l'empire. Ou neige-t-il encore aux vergers de la Perse, aux limons de l'Euphrate ? Il neige et l'empire est un empire de neige.

[...]

Le soir tombe. Il ne neige plus et les champs sont gris et presque noirs. Il fait très froid et Martin resserre l'épais manteau qui lui couvre les jambes. Il fera bon descendre de cheval et tendre les mains vers le feu qui éclaire un peu la cour de la caserne. La sonnerie du soir sonne déjà dans la nuit qui vient. Là-bas, on change la garde. Le jour est fini.

Un cavalier dans la neige

*Martin de Tours et le combat spirituel*, F-X de Guibert, 2005.



## François et le sultan : l'épreuve du feu

Est-ce en François le désir du martyre, et de la preuve extrême de l'amour que cette mort et ce supplice donne à Dieu, ce fer rouge appliqué sur le cœur, l'intime du cœur, pour communier au martyre inimitable du Christ, signe et sceau de son amour pour nous, pauvres pécheurs ? La chrétienté tenait alors la vie et les vœux monastiques, cette ascèse, cette mortification, pour l'équivalent du martyre et du témoignage des premiers temps, semence de l'Église, baptême de sang, devenu rare depuis Constantin. François, accompagné de frère Illuminé, secrètement, s'embarque pour les terres d'Orient, où, déjà, depuis quelques années, la fraternité essaime et s'enracine. Si Dieu le veut, il ne reverra plus l'Italie, et ses douces collines, ses aubes délicates, ses crépuscules couleur de rose et de braise, le bleu du ciel sur la bure des champs, aucun de ceux ni aucune de celles qu'il aime, là-bas. Il marche vers le Christ et la gloire de Dieu, la terre d'éternité. Il donne son corps à Dieu comme il rendit à son père jusqu'au dernier de ses vêtements. [...]

Le sultan le reçoit courtoisement. Il entend le français, que François parle depuis l'enfance : seule richesse de son père dont il ait gardé l'usage : à cause de l'amour qu'il a pour la poésie et les chansons de Provence. Quel courage en cet homme frêle, fatigué par la longue route ! « Mon frère, lui dit le roi, je ne te veux aucun mal, reste avec nous, si tu veux, et si Dieu le veut. Nous prierons ensemble l'un pour l'autre. Tu vivras et prieras le Christ dans un jardin d'oranges et de jasmin, dans le roucoulement des fontaines. Tu apprendras l'arabe et liras le Coran, si tu le désires, comme tu poseras les doigts sur les cordes et la nacre de nos luths, leur bois précieux. Tu chanteras avec nos musiciens. Mais je suis fidèle à ma foi comme tu l'es à la tienne. Nous nous embrasserons au jour du Jugement dernier, *Inch Allah* ! Qui sait ce que Dieu veut de nous, qui nous fit différents, et pourtant semblables : notre sang n'est-il pas le même ? Dis à tes frères d'Occident qu'ils remettent l'épée au fourreau, comme fit Pierre, obéissant à son maître, et qu'ils refluent et se retirent comme la mer laisse le sable revoir le ciel et toutes ses étoiles. »

*Vie de saint François d'Assise selon Giotto, L'Œuvre, 2011.*



Les oiseaux sont placés devant François, à ses pieds, disciples, et ainsi François ne lève pas la tête pour leur parler, comme un saint soudain inspiré, exalté et tournant les yeux vers le ciel, mais il penche la tête, il s'incline vers eux, son cœur est penché vers eux tous et vers chacun. Il ne leur fait pas la leçon, il ne les admoneste pas, il ne les sermonne pas, il leur parle comme s'il les écoutait, il les encourage, il est de cœur avec eux. Il s'incline humblement vers ces familiers de la hauteur, de la distance. Humblement, lui aussi. Dieu le Très Haut est leur père commun. [...]

Pourtant le peintre a figuré un oiseau en l'air, qui arrive, plongeant, et se pose. [...] Cet oiseau, à lui seul, dit l'essence de l'oiseau, dit la créature ailée, mais le peintre l'a représenté descendant vers la terre, comme pour signifier l'incarnation de Dieu. Et Dieu penché vers nous comme François vers les plus humbles créatures.

*Saint François parle aux oiseaux*, éd. franciscaines, 2005.



Quelle extraordinaire invention, et quel génie spirituel, d'avoir placé côte à côte François et Léon ; d'avoir placé au premier plan, avec François, un témoin, mais un témoin endormi, c'est-à-dire : absent, à l'écart ; et de suggérer par ce sommeil, et cette bure sombre, nocturne, l'obscurité de l'âme, appelée à s'éveiller, à marcher vers la lumière ; et, par l'union avec le Christ crucifié, à connaître l'amour et la Résurrection ! Le passage. La Vie. [...]

Van Eyck aurait pu laisser leur ceinture pendre, grise, blanche, le long de leur tunique ; sans y accorder grande importance.

Mais elles vont à la rencontre l'une de l'autre, comme deux mains en un passage difficile qui l'une vers l'autre, d'un compagnon à l'autre, se tendent ; comme deux voix qui dans la nuit dialoguent et se répondent. Le sens spirituel de ces deux cordes est clair. D'un cœur à l'autre, de l'ombre à la lumière, de la pesanteur à la grâce, de la nuit de l'âme à son illumination, de l'absence de Dieu à sa présence, à sa présence en nous, au cœur de nous-même, il est un chemin.

*François et l'Itinéraire*, éd. Franciscaines, 2008.



## La forêt de Soignes

Dans la forêt souvent Ruysbroeck s'éloigne seul et parfois l'accompagne un jeune frère, un moine, portant l'écritoire et l'encrier, ou bien la pointe et la tablette de cire. Il suffit de peu de pas pour entrer dans la ténèbre verte et croiser sur le layon, laie en tête, la file des marcassins rayés comme le manteau du prophète Élie. Quelques pas sur la mousse ou les feuilles rouges pour entrevoir la biche, les faons, un cerf, le chevreuil entre les fougères.

Ces bêtes vivent la solitude et la pauvreté comme jamais nous ne saurons le faire: nues comme la pierre et l'eau, simples comme le ciel et ses prés de nuages, abandonnées à la grâce de Dieu. Jean Ruysbroeck les regarde, il voit la robe tachetée d'ombre et de soleil entre les fûts et les feuillages, le bond dans la pénombre et le taillis de ronces, la course. Il voit le geai, la pie, et le bouvreuil, l'écureuil et la couleuvre, l'escargot et le hérisson, le lapin qui se terre ou déboule, le grillon. Adam s'émerveillait ainsi devant la grâce de ces créatures qu'il avait nommées, Dieu scellant en silence leur nom. Mais nous avons perdu le paradis de l'origine.

Marcher entre les arbres est leçon de silence.

Ni les beaux jours ni les jours gris ni les jours de neige et de glace n'ont la préférence du pèlerin de la forêt de Soignes. Le pas qui fait craquer le givre ou froisse les feuilles est le même.

Voici l'étang, les chênes creux debout comme des rois de pierre, et que la foudre il y a cent hivers fendit, le gui énorme entre leurs branches nues, le dos des roches endormies. Et les tilleuls où bourdonne l'abeille.

On n'entend plus dans la forêt de Soignes le cri des chasses : le seigneur a laissé la solitude à ceux qui ont fait vœu d'y vivre en Dieu. Plus de ruée ni d'abois trouant l'ombre et le lierre mais la cloche sonnante les heures et le rappel. Et le bruit du ruisseau comme une litanie.

*Ruysbroeck, l'admirable*, Salvator, 2014.



## 6. Pascal, Érasme, Tchouang-Tseu...

Pascal, la porte refermée sur son visiteur, entendit dans la rue le bruit du cheval qui partait au galop. Il imagina les étincelles que faisait jaillir le fer des sabots contre les pavés. Il rangea dans le placard la bouteille ouverte pour son hôte. Rinça le verre et le rangea dans le vaisselier.

« L'ai-je aidé à voir clair en lui-même ? se demandait-il. Ai-je, en lui parlant, prié pour lui ? Ai-je pensé, Seigneur, que c'est toi qui m'envoyais ce jeune homme, non pour que je fasse contre lui assaut d'arguments, mais pour que je cherche avec lui le chemin de son cœur, et que je l'éclaire, ou, plutôt, que tu l'éclaires ? Ai-je assez pensé que ce malheureux jeune homme risque, à vivre comme il vit, l'enfer, et ses peines éternelles ? »

Ce qu'il n'a pu dire avec assez de force à celui qu'il ne reverra plus, il l'écrira, non pour ce jeune homme qui maintenant va courir le monde, mais pour ceux qui lui ressemblent et qui se nomment fièrement les « libertins » ; il écrira, écoutant Dieu en lui, un livre, pour qu'ils reviennent à eux-mêmes, reviennent à Dieu. Et que tous soient sauvés. [...]

« J'irai, se dit Pascal, de l'observation du cœur de l'homme, tel que chacun peut le connaître en s'examinant lui-même, à la connaissance surnaturelle de notre cœur telle que Dieu nous la donne, s'il le veut. »

Tout mènera au mystère du Christ, à sa lumière, à son amour.

Le premier signe qu'il trace sur le papier, en haut de la feuille, n'est pas une lettre, mais une croix.

« Si ces papiers, ces liasses, cette encre, ce livre, pouvait sauver au moins une seule âme ! »

À la dernière lueur de la bougie, il écrit la pensée qui lui vient.

Blaise Pascal avait à peine plus de trente-neuf ans lorsqu'il mourut. [...]

Le livre inachevé qu'on découvrit après sa mort est ce que nous appelons ses *Pensées*.

*Visite d'un jeune libertin à Blaise Pascal, Les petits Platons, 2011.*

□

Le tapis d'Aladin leur tient lieu de tente.

Marotte prête au jeune homme une longue-vue qui permet de voir, non seulement très loin, au delà même de l'horizon, mais les choses du passé et de l'avenir. Ils voient des escadres aller conquérir des continents, s'affronter... Ils voient sur des chantiers se bâtir des bateaux et dans des fonderies se fondre des canons avec le bronze des cloches.

Ils ne traversent pas uniquement les continents, les contrées, les frontières, mais les siècles ; leur longue-vue leur montre des siècles encore en germe dans les œufs du futur. Ils vont d'une bataille à une autre comme on visite une exposition, un musée, un labyrinthe dans un jardin... L'histoire n'est qu'une tapisserie de sang.

[...]

Érasme ne cessait de songer à l'histoire de Babel

Il revoyait une peinture que le peintre de l'auberge, jadis, avait peinte au-dessus d'une porte, au revers de l'enseigne : c'était la tour de Babel. Et cette image était la clef de celle qui sur le mur de la salle commune représentait la folie et le tohu-bohu du monde, son charabia et son charivari, le monde cul par-dessus tête, le Monde. La fable de Babel n'expliquait pas seulement l'origine et la confusion de nos langues et de nos esprits, mais le caractère insensé de l'humaine condition.

Oui, se disait Érasme, Babel est la figure du monde à l'envers et l'image de l'histoire de notre monde. [...]

Érasme s'étonne de voir les gens à travers les toits et les murs devenus transparents, si bien que toute la maison n'est plus qu'une fenêtre. Est-ce grâce aux bécies que Marotte lui prête pour qu'il s'en chausse le nez ? Il voit aller et venir les gens chez eux comme il lirait dans un livre la vie de cent personnages. [...]

– « Et vois-tu la folie de tes maîtres en philosophie ? »

Il la voit, hélas ! [...]

« Ainsi, ton désir de connaître la vérité, Érasme ! Mais si tu sais déchiffrer autrui, c'est que tu commences à te connaître un peu toi-même. 'Connais-toi toi-même', et tu connaîtras ton semblable ! »

*Érasme et le grelot de la Folie*, Les petits Platons, 2012.

LA JEUNE FILLE : L'empereur écoute son cœur battre aux rives de son absence. Un oiseau passe comme une ombre.

LE SAGE, *il s'éloigne et disparaît. Voix – qui s'éloigne peu à peu* : J'ai rêvé, dit Tchouang-Tseu, que j'étais papillon. Papillon qui fut chrysalide. Et son vol fut fil de soie. Tout l'univers est dans le battement des ailes d'un papillon. Il se pose sur ton doigt, merveille ! Tu dors, tu veilles, tu songes, – empereur, philosophe, papillon. Que ma parole comme le monde soit plus légère que la poudre qui fait de tes ailes, papillon, image de moi-même, âme de mon âme, ce temple nomade dans le vent et les fleurs.

*Pause. La lumière a changé.*

L'EMPEREUR : Ai-je dormi ? L'empereur se demande s'il a dormi. Il se demande s'il a reçu l'enseignement et la visite du philosophe, son ami. Ai-je rêvé qu'il était là, debout, tranquille dans sa robe de soie, et l'éventail jaune battant des ailes ? Si nul n'a vu ses pas dans le jardin, si nul ne l'a vu s'incliner ici, comment savoir si j'ai rêvé ses paroles, son visage ? Et que croire de ce qu'on me dirait ? Qui m'assure que je ne rêve pas encore ? Et sais-je si j'ai reçu l'enseignement du sage ou plutôt celui du papillon qui feignait d'être, dans mon rêve, Tchouang-Tseu le très subtil ?

UNE FEMME : L'empereur s'amuse et s'inquiète un peu de son incertitude. Il en joue, il s'y prend. Il faut que je sois mon propre maître, puisque toute réponse est à la fin la mienne. J'écoute ma propre sagesse interne sourdre en moi-même, tout au fond, et se moquer et se rire un peu de moi. Tu es seul, dans ton jardin, grand empereur du monde, pauvre empereur. Es-tu si sûr d'être puissant ? Tes os tantôt vont se défaire dans le souffle de ce qui passe ! Mets-tu ton âme dans ce souffle ou dans tes os, muraille fragile ? Étends la main, maître du monde ! Et qu'un papillon, flamme un peu ivre, fleur vive, poisson des brises, paraisse, s'approche, et sur le dos de ta main, tendue comme pour goûter la pluie, se pose, et peut-être un instant s'endorme. Un empereur n'est pas plus redoutable pour ce papillon désinvolte qu'un valet d'écurie, un buisson, cette roche au milieu du parc. Mais tu ne peux faire, puissant seigneur, qu'il vienne et se repose, et feigne de te prendre pour un arbuste, une rose.

*La femme s'en va.*

L'EMPEREUR : [...] Qu'il m'aime un peu ! et jusqu'à se poser comme un flocon des hivers de mon enfance sur cette main de

vieil enfant qui tremble. Qu'il vienne avant l'orage qui noircit les collines et qu'il me dise que mon cœur profond connaîtra le jardin éternel.

*Le Livre des sept jardins, Le jardin du sage et de l'empereur,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.



« Moi. Qui, moi ? Qui suis-je ? Et qu'est-ce qu'être ? »

Tu recevais cette question comme un coup de foudre – le choc du poisson-torpille dont parle Platon, lorsqu'il évoque la rencontre de Socrate. Un coup de foudre ? mais au ralenti. Un gong t'éveillait. Savais-tu que tu venais de t'éveiller ? Le coup initial en toi résonnerait jusqu'à ton dernier souffle. Il résonne aujourd'hui en moi. Je me le rappelle. Il me rappelle maintenant à moi-même. Tu recevais cette question, cette foudre, comme une semence.

Question par essence philosophique : « Connais-toi toi-même. » Question de la philosophie, de notre philosophie d'Occident, à sa naissance ; et qui fait naître en nous le philosophe, l'homme qui se souvient de soi ; et s'interroge. Question « ontologique » : question de l'être ; de l'être que je suis, qui est mon lien essentiel, nécessaire, avec l'être ; moi, l'être que – si j'ose dire – « j'ai sous la main » : « *Dasein* » ; et qui pourtant m'échappe, insaisissable, incompréhensible – ... *jusqu'à ce que je comprenne que je suis à moi-même un monstre incompréhensible*, écrit Pascal ; et que, de cette contradiction, sur cette faille, j'édifie ma pensée. [...]

Au cours de nos Entretiens, bien des années plus tard, comme je demandais à Lanza ce qu'il dirait à un jeune homme qui le rencontrerait pour la première fois, et l'interrogerait... – « Est-ce que tu sais que tu t'ignores ? » fut sa réponse ; le début de sa réponse. Mais je n'entendis pas les guillemets, je pris pour moi, à l'instant, de plein fouet, sa réponse, sa question ; à nouveau saisi, par la présence ; pris « en défaut ». Je me surprénais absent, distrait. J'étais moi-même ce jeune homme imaginaire, j'étais celui que j'avais été, vingt ans plus tôt. Je me tenais à la surface de moi-même, dans l'écume de la pensée, l'ombre de la conscience. Dans l'oubli naturel de moi-même. Le manque d'attention à soi-même.

*Lanza del Vasto, serviteur de la paix, L'Œuvre, 2011.*



## 7. Tristan, Iseut, Merlin...

LE JEUNE HOMME [...] À la dernière année, au dernier pas de la tour, sur la terrasse la plus haute, dans le berceau du vertige, à la hauteur des nuages, à la hauteur des plus hautains oiseaux, à la cime glacée du vent, quand il est parvenu, barbe blanche et visage maigre, il n'a plus de regard. Le roi Tristan ne voit même plus sa main quand il étend le bras. Il sent le vent sur son visage et la grêle parfois. Et tout en bas le bruit des vagues sur les roches, les escaliers profonds du château. Mais il ne voit plus rien des couleurs et des formes du monde. Comment verrait-il la fleur minuscule d'une voile, blanche, noire, percer sur l'horizon ? Alors Iseut lui tient la main et veille et regarde pour lui. Sur son grabat, le roi Tristan, sans cesse, l'interroge : « Iseut ! Iseut ! Vois-tu l'horizon... Vois-tu ? » Et depuis l'aube jusqu'au soir, jusqu'aux étoiles qu'il ignore, le roi Tristan, comme le fou qui ne sait ce qu'il dit, comme le mendiant au portail de l'église, le roi Tristan mendie une réponse.

Voici le dernier jour. Voici la dernière heure. Et le dernier instant. Voici le dernier souffle et ton dernier battement, ô mon cœur ! Voici le dernier pas avant la fin du monde. Voici le dernier jour et le dernier instant. Iseut voit la voile blanche. Elle hésite. Veut-elle qu'il se délivre et passe ou qu'il meure désespéré ? Est-ce en elle jalousie ? ou charité ? Le vent souffle sur eux ses rafales salées. Ta parole est un baume, Iseut, ou un poison. Elle est mort ou guérison. Es-tu son épouse ou sa mort ? Je suis sa mort et son épouse. Je suis son épouse la mort. Je le détruis et le délivre. Iseut ne sait encore ce qu'elle va dire. La couleur de la voile est dans sa seule voix. Déjà la voile noire est sur les yeux du roi. Mais son cœur ? mais son cœur ? Est-ce la voile blanche qu'il attend ? Mon cœur t'embarques-tu pour ton dernier passage ? La voile noire est-elle charité ? Iseut, que vas-tu dire ? Elle jette en l'air un denier, aumône au sort, au vent qui passe. Elle jette en l'air un denier et le rattrape, ferme sur le denier la main, ne rouvre pas la main. Elle ferme les yeux. Elle décide seule. Là-bas grandit la voile blanche et dans le cœur d'Iseut la voile noire, et c'est la nuit. Iseut dit : « Noire ! » Iseut crie : « Noire ! la voile noire. » Tristan soupire ! « Iseut ! Iseut ! Iseut ! amie ! » À la troisième fois, le cœur se rompt et le souffle le quitte. La voile noire emplit tout son esprit.

Son cœur se rompt comme un cachet de cire.

*Doucement, le glas. Et, voilant toute la scène, un voile noir est tombé. Noir. Nuit. C'est à peine si l'on discerne, en un recoin, le corps inerte de Tristan.*

BRANGIEN

La nef aborde au rivage, enfin ! Iseut s'élance sur la planche et court sur le port, à travers la ville. Pourquoi ces cloches sonnent-elles ? Tristan ! Tristan ! Tristan ! Elle court, elle monte à travers les ruelles. Quelle est cette femme si belle, si folle, qui se hâte vers le château, et qui demande le chemin et n'attend pas qu'on lui réponde ? Quelle est cette femme qui pleure ? Dans une langue d'étrangère, courant, courant, hors d'elle, elle crie, elle demande à ceux qui la regardent : « Pourquoi les cloches sonnent-elles ? » On lui répond : « Tristan est mort. » Elle est déjà trop loin d'eux pour l'entendre. Quelle est cette fille si jeune qui court, et qui s'accroche à la muraille, si pâle, à bout de souffle ? Quelle est cette jeune fille ? Les portes s'ouvrent devant elle. Elle monte au dernier rempart et voit Tristan gisant sur le dallage.

*Le glas se multiplie. Et se change en un bruit énorme de cloches sonnantes à la volée. Une lumière blanche, très vive, soudain. Alors surgit, vêtue de blanc, d'hermine, couronnée d'or, lumineuse, enfantine, Iseut. Elle traverse, elle écarte la voile noire.*

BRANGIEN *avec la voix d'Iseut, immobile.*

C'est une enfant d'Irlande, sauvage, qui se penche et qui sanglote sur le corps du vieux roi Tristan, les yeux clos. Une princesse, une enfant des landes, qui secoue, folle, sa chevelure, et hurle son chagrin, à Dieu, au ciel de pierre. C'est la jeune princesse de jadis qui comme au premier jour pose sur la bouche, mais morte et glacée, de Tristan, sa bouche au goût de larmes.

*Iseut s'est penchée sur Tristan. Elle s'étend sur lui, vivante. Et morte roule à son côté. Une épée d'or les sépare et les unit.*

*Tintagel, La voile noire*

THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.



MERLIN, *dans un cercle magique – un simple cercle de craie ? – comme dans une prison de verre. Nous parlant comme au travers d'une vitre : oiseau dans l'hiver, tourné vers le feu qu'il voit luire, au dedans. Et parfois la voix de Merlin se fait presque inaudible : à travers le cristal qui le sépare de nous, elle ne passe plus : Je pouvais dire aux sources d'être pierres, au ruisseau*

qu'il se dresse comme un arbre. Je disais aux nuages : « Venez ! Descendez ! » Ils descendaient les flancs de la colline et broutaient l'herbe. Et les troupeaux des vaches devenaient nuages et s'éloignaient en pleurant sur la mer. Je changeais en nid les orages et les posais à la fourche des chênes. Hélas ! Je n'ai jamais su voir l'ordre divin du monde et cette perfection d'une clochette de muguet dans la lumière de Pâques. Je pouvais dire aux îles de faire voile vers l'abîme. L'avare qui plongeait dans ses coffres ses mains étreignait des vipères. Le pauvre avait la surprise au matin d'une table de neige et de pain tiède. Mais je riais de l'un comme de l'autre. Le vent passant sur le champ d'orge ou de blé le faisait champ d'ortie ou de ronce, si je voulais. Les maisons prenaient feu soudain comme des bougies, pour m'éclairer sur mes chemins de nuit. Les chevaliers luxurieux tombaient dans un sommeil de cristal noir.

Ô Viviane rousse et couronnée de violettes – couleur de mûre et d'encre écolière, amère enfant ! ô Viviane !

*Voix – étranges, rieuses, de jeunes filles, jouant, faisant la ronde.*

J'ai préféré l'odeur de ta chevelure à toutes les odeurs de la forêt et le goût de ta bouche d'airielle à tous les fruits des vergers et des bois, à tous les fruits magiques. À toutes les clartés de lune et de soleil, à toutes les aurores, à toutes les étoiles insensées, à toute la sagesse des étoiles, à tout éclat des comètes, j'ai préféré ton visage et tes yeux, ta lumière charnelle. De toi je n'ai rien eu, rien, que la distance et le désir, le véhément amour qui tord le cœur et l'incendie, le brise, et me voici debout dans le tombeau de ton rire et tu n'as pas eu vers ma misère un seul regard, ô Viviane.

UNE VOIX : Ainsi pleurait Merlin dans la forêt de givre.

*Le Livre des sept jardins, Le jardin de Merlin*

THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.



## PETITE NÉBULEUSE

Changer le hasard de la langue en forme inaltérable et belle.  
L'accident en *charme*. L'arbitraire en proverbe.

\*

Souvent femme ravie

\*

Pantoufle de vair ou de verre ? Pantoufle de rêve. Elle courut à

jolis pas de rêveries sur les mousses et les luzernes du parc et de la prairie, de la forêt. On la cherchait à la lueur des lanternes. Vers luisants, vers luisants, dites-moi où la belle ballerine s'est enfuie ! Elle est en train de descendre. Elle se fait couleur de cendre.

\*

Homélie ? Homélie-mélo.

\*

*Ma tyrannique Annik m'attire.*

\*

*Hermite, ermite.* Si vous écrivez hermite, comme le Tarot, c'est le moyen-âge. De même : *médiéval* n'est pas *moyen-âgeux*. *Érémitique* dit autre chose qu'*ermite*. L'*ermite*, on le voit plutôt dans la forêt ; *érémitique* évoque la roche et la solitude. Mais qui se rappelle qu'*ermite* vient d'*eremos* : désert ? Les pères ermites, les Pères du désert : ce n'est pas la même chose.

\*

*Et la dernière goutte d'encre  
Du poète crie : Encore !  
Puis tout se décolore  
Et pas même une infime larme  
Rouge pour le point  
Sur l'i du mot fin.  
Un trou crève la page.*

*Petite nébuleuse*, Tarabuste, 2004.

□

La pluie s'est mise à tomber avec violence. Pourtant, le ciel, au milieu de l'averse, par endroits, par brèches, était d'une splendeur extraordinaire. Il y avait aussi un nuage noir comme on peut en voir dans certaines peintures de Serge. Un nuage comme un sac noir. Sur l'épaule pluvieuse du ciel. Je regardais tout ce paysage comme si je devais ne le revoir jamais et j'étais ébloui par un soleil d'or, un soleil de cuivre, de feu, dans la ruée des pluies. L'orage commençait à sourdre. À Gordes, au pied de la maison, la cascade grondait en cataracte, éclaboussait les roches, torrent. Du haut du chemin qui y mène, nous avons vu l'arc-en-ciel.

*Rêver avec Serge Fiorio*, précédant *Pour saluer Fiorio* d'André Lombard, La Carde éditeur, 2011.

## 8. Bosch, Bruegel, Goya, Hopper...

L'Église d'Orient invente l'iconostase et l'Église latine le retable : deux créations admirables et fécondes. L'iconostase, muraille peinte et sculptée, mur porteur d'icônes, cloison de bois et de voiles mobiles, seuil et passage entre la nef et le chœur, face visible du secret, épiphanie du mystère – et de cette institution procède un esprit liturgique qui diffère de l'esprit liturgique latin. Le retable ne sépare pas le prêtre et les fidèles, mais placé derrière l'autel, au-dessus de l'autel, s'offre à tous les regards, les réunit et les rassemble, s'ouvre comme un Évangile à telle page proposée à la méditation. Et cette représentation, à l'horizon de l'autel, est une image du ciel établi sur la terre, une vision du monde spirituel. Elle est, à l'intérieur du sanctuaire, analogue au portail sculpté, au tympan qui manifeste et annonce la Parole qui est le chemin.

*Jérôme Bosch et l'étoile des mages, Mame, 1995.*

□

Je marche depuis un demi-siècle avec Bruegel. Je suis l'un de ses Chasseurs dans l'hiver, revenant vers le pays de neige ou nous habitons, comme si nous devions l'habiter toujours, de saison en saison. Je suis l'artiste ou le pèlerin qui s'en va vers Rome et le Sicile, par le chemin ardu et tranquille des Alpes, le calepin dans la poche ou sur les genoux, ayant peut-être le désir d'aller connaître le bleu turquin du ciel et les mamelles des coupoles au-delà du Bosphore. Bruegel est un pays que je n'aurai jamais fini de parcourir. Bruegel est un pays. Je ne me suis pas mis en route, je me suis trouvé en route, oui, *trouvé* en route. Je n'ai pas eu de dessein d'ensemble.

Écrire Bruegel. Écrire.  
*BRUEGEL – De Babel à Bethléem, Le Centurion, 2014*

□

Rien ne le presse. Il aime ces chemins où le sabot des hommes et le sabot des vaches dans la boue forment le creux des flaques où le ciel se parsème. Il suit entre les haies ces chemins de troupeaux dont la marche fait dans la boue qui sèche une écriture d'Égypte. Sait-on si les traces des oiseaux dans la neige, l'étoile de leurs pattes, et ces empreintes de troupeaux dans la boue ne sont pas une Bible que nous lirions comme l'autre si nous étions plus sages ?

Les prêtres d'Étrurie et de Rome, les devins qui tiraient présage des envols et des battements d'ailes, ou des figures que font les entrailles et les nuages, lisaient, comme nos songes, les songes de la nature. Et qui sait si la nature n'est pas plus instruite que les hommes, qu'un grelot distrait, de ce que le Temps leur prépare dans ses profonds ateliers ? Le bohémien, la gitane, lisant au creux de notre main, nous prédisent parfois notre route. Et l'astrologue dessine entre les planètes le chiffre de notre naissance et l'inclination de notre vie. Est-il plus vain de croire que les traces que les bêtes laissent, ou ces pailles qui s'entrecroisent, nous diraient, si nous savions lire, sous quels toits ou quelles étoiles nos pas nous mènent ou nous ramènent ?

L'atelier des songes,  
*BRUEGEL – De Babel à Bethléem, Le Centurion, 2014*

□

Dans ce désir de toujours mieux voir la peinture de Bruegel, par où commencer, sinon par l'impression globale, la saveur immédiate qui la distingue de toutes les autres, le premier sentiment qui vient à l'esprit, et que j'imagine partagé comme une évidence : *Bruegel me donne le sentiment d'être en présence du monde tel qu'il est ?* Une peinture Song me semble très fidèle au visible mais la saveur chinoise excède pour moi celle de sa fidélité au monde (et je n'arrive pas à croire, comme le veut le bon sens, que Bruegel, pour un Chinois, puisse être exotique). Un portrait de Dürer ou de Jan Van Eyck, même s'il semble que le peintre ait voulu saisir son modèle comme dans un miroir, me fait d'abord et encore éprouver cette saveur que nous trouvons à Dürer et à Van Eyck, à la Flandre et à l'Allemagne, à l'époque de cette œuvre. On dirait que le voile d'un style, d'une manière, ne puisse jamais manquer de faire dévier la plus ferme intention d'être simplement docile à l'évidence : *tout portrait, en effet, est toujours un autoportrait*. Et voici le paradoxe : ce par quoi l'œuvre de Bruegel se distingue et se reconnaît d'emblée, ce qui constitue son style, c'est le sentiment qu'elle me donne d'une absence de manière propre, d'une fidélité à la présence immédiate des choses, d'une pure transparence. [...]

Je suis dans l'œuvre de Bruegel comme en pays natal.

Bruegel à vol d'oiseau,  
*BRUEGEL – De Babel à Bethléem, Le Centurion, 2014*



Le « Portrait du docteur Arrieta avec son malade », ce « Portrait de Goya et du docteur Arrieta », est l'une des peintures les plus extraordinaires de Goya. C'est l'une des peintures les plus extraordinaires de l'histoire de la peinture. Ce que nous voyons, ce dont il nous semble être les témoins, Goya l'a peint de mémoire, un an après. Cette scène où il agonise, ce moment où ses yeux allaient peut-être s'éteindre pour toujours, cet instant, ce dernier instant, cette heure et cette fièvre qui n'en finissait plus, cette heure d'angoisse et d'étouffement, cette chambre où tout se brouillait devant lui, cette heure de mort, il la revit en peintre, il la peint en signe de gratitude et la dédicace, la dédie, à son sauveur, l'ami qui l'a sauvé. Il écrit son remerciement comme un enfant écrit son compliment à son parrain, à sa marraine. Il offre cette œuvre à celui sans la science et le dévouement de qui elle ne serait pas.

Échapper à la mort, c'est revivre, renaître. L'auteur de cette peinture est moins Goya que le docteur Arrieta, et Goya représente et montre épaule contre épaule, côte à côte, le médecin et le moribond, le condamné, dont voici pourtant la grâce. La nuit aurait envahi tout l'atelier du peintre, tout anéanti, sans les lumières du médecin. Cette gloire quotidienne de peindre, tout ce métier, cette ambition, n'a tenu qu'au savoir attentif de cet homme, de ce praticien. Mais cet instant, ce flottement qu'il figure, ce flottement de noyé qu'une main sauve in extremis du remous, de l'engloutissement, Goya l'a-t-il donc vu, à demi-mort, mourant, et le revoit-il, des mois plus tard, revenu à la vie, ayant repris conscience ? S'il l'a vu, c'est dans un miroir, peut-être un grand miroir qui faisait face au lit, au-dessus de la cheminée, et dont le cadre et la dorure était déjà l'encadrement du tableau où Goya se voyait mourir, disparaître. Goya mourait, et il se voyait mourir.

*Goya, Buchet-Chastel, 2008.*



La question silencieuse du peintre qui se représente se représentant, question à quoi la main et le regard, avec l'esprit, répondent, à leur manière ; cette question – « Qui suis-je ? » – est encore « Qu'est-ce qu'être ? Et qu'est-ce qu'être ce moi qui se connaît

et ne se connaît pas ? » Questionnement psychologique, sans doute, plus encore : métaphysique. L'autoportrait est question – sans parole – de la connaissance de soi et de Dieu : Dieu en moi-même plus moi-même que moi – celui qui dit, dans le Buisson ardent, parole de feu et de lumière ! et qui seul peut dire : « Je suis celui qui suis. » L'autoportrait, par le moyen de la représentation, de la figuration, est voie philosophique – mystique. L'autoportrait est question de la mort : car le vivant se peint mortel et mourant, en proie au travail du temps, creusé d'absence. Il se regarde en cette heure-là, qui passe, et laisse à d'autres l'image de son visage qui sera dissous. Et comme il regarde en image le monde qu'il ne verra bientôt plus, il sait qu'il sera regardé pendant des siècles, peut-être, en image, par des yeux qui sont enlevés dans les ténèbres du futur.

[...]

À son extrême, se peindre est de l'ordre de la prière et du dépouillement.

*Van Gogh jusqu'au dernier soleil*, Mame, 2000.



Unir la vision du monde extérieur et la vision intérieure était le dessein de Hopper ; une vision du monde élaborée par le sentiment intime. Devant une toile comme *Nighthawks* nous sommes portés à nous interroger sur le lieu de l'action et ce qu'on pourrait appeler le « scénario ». Ce n'est là que « l'extérieur ». Tout prend un autre sens, une autre tonalité, si nous pensons que cette scène est une « scène intérieure » ; comme le rêve est une scène intérieure. Hopper n'est pas seulement un metteur en scène : il est dramaturge ; et la matière de ce qu'il représente est sa vie intime, consciente et inconsciente. Les toiles de Hopper sont la traduction et la mise en œuvre de ce qui se joue en lui. Le goût qu'il avait pour le spectacle et le lieu du théâtre, en spectateur et en peintre, ne peut être sans lien avec, en lui, cette dramaturgie essentielle. Sa dernière toile, *Two Comedians*, met en scène le salut final, l'adieu au monde, de deux acteurs. Peut-être, lorsqu'il a représenté à Central Park, au crépuscule, la statue de Shakespeare, ne s'agissait-il au fond que de Shakespeare ?

*Edward Hopper, le dissident*, Écriture,

Nouvelle édition augmentée d'une postface de l'auteur, 2016.



## 9. Icare, Lorca, Hermès...

*Journal épars, études et « choses vues », récits qui sont peut-être des nouvelles, rêves, souvenirs, souvenirs imaginaires, Bruges, Milan, Gordes, la mer du Nord et le Vaucluse, la place Monge, l'Andalousie... Le temps, plus que leur auteur, a fait de ces pages, diverses, un livre, dont j'aimerais qu'il soit de ceux qui se lisent par transparence.*

*Hermès, dieu de l'écriture et des chemins, dieu des troupeaux et de leurs empreintes, écriture à l'envers sur la boue du chemin, le traverse. Il en est le maître, l'architecte. Est-il aussi le maître du temps ? Il apparaît ou se cache. Il se déguise, il se dénude. Il est ce berger au milieu du paysage que survole Dédale tandis que le malheureux Icare étreint l'abîme. Il fut peut-être l'inspirateur du piège et à son premier captif donna le moyen de s'évader, sur les chemins du vent, comme nous devons apprendre à nous délivrer de nos ouvrages, à les oublier, mais savait-il que ce serait au prix de la mort d'un fils ? Il découvre au narrateur, au rêveur, dans le secret d'un mur, une œuvre perdue de Bosch, la plus belle, une Sortie de Sodome. Il est ce jeune voyageur qui dans un train mendie avec douceur un billet pour Trieste. Il préside à quelques interprétations d'écrits ou d'images, à quelques déchiffrements.*

[...]

*Sous un livre, toujours, dort et s'éveille un autre livre, songe enfoui dans notre sommeil, notre nuit, trésor, à la garde de quel dragon ? Il arrive qu'un écrivain futur, sans le savoir, en soit l'inventeur, et fasse entendre une voix qui s'est tue, prête sa main vivante à la voix d'ombre. De qui suis-je l'héritier, de quel manuscrit dormant, rêvé, suis-je, au moins en certains endroits, le copiste, le scribe, en signant ce livre ?*

[...]

*Le temps a ses couleurs et se vêt de leur variation. Le temps s'irise. Écrire et lire est tisser le fil du temps, des contes, se perdre dans les plis de ce tissu comme jadis dans la forêt l'enfant que nous sommes encore.*

Journal épars

*Je n'ai pas vu passer le temps, le bois d'Orion, 2016.*

□

Icare, vieille fable. Norge ne la renouvelle pas seulement par la grâce des mots et la beauté des images. Il la réinvente. Mais l'évidence intemporelle du poème est telle qu'on ne s'avise pas aussitôt de sa nouveauté, de la recréation du mythe. Chez Norge – comme chez Bruegel – Dédale est absent. Icare, dans le ciel, dans son affrontement, est seul ; comme Prométhée. Il n'y a plus ici le couple et le dialogue d'un père et d'un fils, l'antithèse d'une sagesse et d'une folie, d'une ivresse, l'opposition de la jeunesse et de l'âge mûr ; mais la naissance d'Icare à lui-même, et sa mort ; son sacrifice. Il n'y a plus un couple analogue à celui d'Isaac et Abraham, mais Isaac seul, sacrificateur, victime, – ange aussi, et le monde étant le bûcher du sacrifice, le temple d'Icare. Au jeune héros, à lui seul, revient le talent et l'ingéniosité de Dédale, l'ingénieur, l'ouvrier.

Il est seul, et la solitude lui est essentielle, cependant il a des frères, dont il se moque, de même qu'il insulte les pontifes, et tous ceux qui l'entourent, la société ordinaire, le peuple qui est le sien. Révolté, jeune Rimbaud.

Icare

*Je n'ai pas vu passer le temps*, le bois d'Orion, 2016.

□

J'éprouve pour Hugo van der Goes une admiration mêlée d'une sorte d'affection, comme si j'avais connu cet homme. Un sentiment d'affection fraternelle analogue à celui qu'éprouvèrent les moines de Rouge-Cloître pour ce peintre célèbre, ce malheureux, leur frère convers qui, un jour, l'esprit enténébré, revint d'un voyage à Cologne et auprès d'eux trouva refuge contre les affres de la folie, ou de l'enfer, qui l'avaient assailli sur le chemin du retour. Il continua pourtant de peindre dans les moments de répit que lui laissait le délire, l'angoisse. Le génie rencontrait au sein du cloître la douceur maternelle de la charité, le génie de la charité.

L'admiration devant une œuvre dont j'ignorais tout, je pourrais dire : le saisissement, je l'ai éprouvée, très jeune, à Bruges, parmi tant de chefs-d'œuvre, devant *La Mort de la Vierge*, sa véhémence, l'accord de ces couleurs jamais vues sur aucune toile, la composition poignante : Marie, les yeux presque fermés, entourée

des apôtres qui déjà sont des prêtres, portant l'étole, tenant le cierge funéraire, d'autres seulement accablés de chagrin par la mort d'une mère – cette famille qui est déjà l'Église ; cependant que dans un espace spirituel, céleste, mais tout proche de nous, dans cette chambre, le Christ avec les anges, le Fils, accueille l'âme de la Mère de Dieu, appelle et attend sa mère, comme s'il accourait à sa rencontre ; et les yeux mi-clos de Marie, qui ne voient plus la lumière d'ici-bas, voient dans l'invisible Jésus, son fils.

Qui donc était ce peintre aux couleurs presque stridentes, inouïes, *modernes* ? D'où venait cette musique tout autre que celle de Van Eyck ou Memling, cette façon de disposer comme portés par un souffle les disciples, et dans ce même souffle le Fils apparaissant, mais inaperçu de tous, sauf de sa mère aux yeux presque fermés, désormais hors de ce monde ? D'où venait ce génie de condenser en une seule image, une seule vision, le deuil et son désordre, la chambre familière devenue chambre mortuaire et lit de mort, la cérémonie sacramentelle, le ciel surnaturel ? Ce tableau ne ressemblait à aucun autre, cette peinture semblait au-delà de la peinture.

Le peintre de Rouge-Cloître

*Je n'ai pas vu passer le temps*, le bois d'Orion, 2016.

□

À Villeneuve-lès-Avignon, de l'autre côté du Rhône, entre la Chartreuse et l'église où rayonne, à l'écart des foules, *Le Couronnement de la Vierge*, se tient, comme dans l'ombre du Festival créé par Vilar, un festival de cirque. Il ne s'agit pas de cirque avec dompteur et clowns, trapézistes, équilibristes et acrobates, mais d'une scène nomade et vouée à la poésie, au chant, à la musique, à la magie, plus qu'à la prouesse. « J'ai entendu quelques notes de guitare, les premiers mots et les premières notes d'un chant gitan. J'étais là, dans la nuit, sous la lune, dans la carrière proche de ma maison, presque invisible, je faisais travailler un jeune cheval. Le cirque présentait un « Hommage à Lorca ». Les artistes venaient de divers pays, et, pour la plupart, de l'Est. À la façon dont il jouait de la guitare et chantait, celui que j'entendais était d'ici, ou d'Espagne. Je pensais à Lorca. Je me disais que le musicien, le chanteur, ne pouvait se douter qu'à

quelques pas de lui, quelqu'un, sur son cheval, dans la nuit, dans l'ombre, sous la lune, l'écoutait chanter les gitans du *Romancero*, chanter Lorca. »

Je voyais le Cavalier écouter le poème et le chant sous la lune. Il souriait comme cette nuit-là, sur son cheval, en écoutant le chant monter au bord du Rhône jusqu'au ciel de velours noir et de transparence. Il écoutait le cœur devenu poésie. « Chaque soir, chaque nuit, tout le temps qu'a duré le festival, je suis revenu entendre ce chanteur qui chantait comme s'il était seul avec sa solitude. »

Lorca

*Je n'ai pas vu passer le temps*, le bois d'Orion, 2016.



Il arrive que chez un poète la contradiction indénouable de la parole et de l'indicible, de l'ineffable, de la représentation et de l'invisible, soit au cœur de sa vie et de son œuvre. Cette contradiction, ce combat avec et contre l'ange, est essentielle, séminale. Et n'est-elle pas comme l'incandescence de la condition humaine, de la condition commune ? Nous sommes des êtres d'horizon et l'horizon nous est insaisissable, Nous le franchirons, cependant. L'éternité est sans horizon ; terre et ciel, l'homme et Dieu, sont un. Le voile du temps s'est déchiré. Il n'est plus. La musique savante ne manque plus à notre désir.

Ces quelques mots sur la poésie, la traduction, l'intraduisible, le chant, ont leur raison d'accompagner ce livre de Ruysbroeck où soudain éclate une célébration du chant céleste, qui sera le nôtre, si Dieu veut, dans notre patrie éternelle. Les bergers se joindront à la fin des temps, peut-être aujourd'hui même, peut-être grâce à une éclaircie spirituelle, au chant des anges qui chantaient l'union du ciel et de la terre. Bergers ! le chant de votre cornemuse, vos flûtes, vos tambourins, vos voix parfois un peu rugueuses, s'accordent aux harpes et aux arpèges des anges. L'Enfant les entendit sous le chaume et la neige chanter ensemble sa naissance et notre salut.

Traduire

*Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel* de Jean Ruysbroeck  
traduit par **Claude-Henri Rocquet**, Artège, 2015.